
Judith Lyon-Caen

Karlheinz STIERLE, *La Capitale des signes. Paris et son discours*

traduit de l'allemand par Marianne Rocher-Jacquín,
Paris, Éditions de la Maison des Sciences de
l'homme, 2001, 630 p.

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Judith Lyon-Caen, « Karlheinz STIERLE, *La Capitale des signes. Paris et son discours* », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 25 | 2002, mis en ligne le 19 juin 2004, Consulté le 03 février 2012. URL : <http://rh19.revues.org/index446.html>

Éditeur : Société d'histoire de la révolution de 1848

<http://rh19.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://rh19.revues.org/index446.html>

Document généré automatiquement le 03 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Judith Lyon-Caen

Karlheinz STIERLE, *La Capitale des signes. Paris et son discours*

traduit de l'allemand par Marianne Rocher-Jacquin, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'homme, 2001, 630 p.

Pagination de l'édition papier : p. 236-239

Professeur de romanistique et de théorie littéraire à l'université de Constance, où il a succédé à Hans-Robert Jauss (le grand théoricien de l'"esthétique de la réception"), spécialiste de Nerval et de Pétrarque, Karlheinz Stierle propose ici une "histoire de la conscience de la ville" à partir d'une analyse de la littérature qui, entre la fin du XVIII^e siècle et la seconde moitié du XIX^e siècle, contribua à constituer Paris en texte : "de tous les livres qu'ait encore écrits la main de l'homme, Paris est le plus intéressant", écrit Alphonse Esquiros, cité en exergue de la première partie. Ni histoire littéraire ni histoire des représentations, l'imposante œuvre de Karlheinz Stierle se veut en marge de toutes les disciplines : elle n'a donc pour objet ni la littérature ni les Parisiens, mais "l'expérience de la ville" et, plus précisément, "la conscience que la ville a d'elle-même". Expérience et conscience dont les figures peuvent se saisir par l'étude d'œuvres littéraires, célèbres ou oubliées, qui offrent des "témoignages de la ville prenant conscience d'elle-même", de "la lisibilité de la ville". Le propos de Stierle s'inscrit dans la filiation du *Livre des passages* de Walter Benjamin et relève d'une histoire philosophique de la modernité, car c'est bien de la genèse du regard moderne sur la ville que traite cet ouvrage où tout aboutit à Baudelaire. Dans le détail, il offre une étude d'une ampleur unique depuis les travaux de Pierre Citron¹ (*La Poésie de Paris*), du discours sur la ville au XIX^e siècle. L'important appareil critique, les bibliographies, le double index, nominal et thématique, en font un précieux instrument de travail.

L'expérience moderne de la grande ville, dont Paris au XIX^e siècle constitue le modèle et le symbole, est une expérience de la ville comme "espace sémiotique" : tout ce qui est proche semble étranger, tout fait signe et tout y est à déchiffrer, qu'il s'agisse des murs couverts de signes (noms de rues, affiches, annonces), des vêtements des passants ou de la "physionomie" des visages et des maisons.

Karlheinz Stierle trace tout d'abord la préhistoire de ce regard sur la ville à partir de quelques textes majeurs de l'époque moderne : à distance d'une littérature satirique qui fait de Paris le théâtre abstrait d'historiettes burlesques, c'est Descartes qui évoque sans doute le premier la solitude de l'homme dans la grande ville, et la liberté particulière qu'on y ressent. Dénonçant le foisonnement des choses et des êtres, l'obsession de distinction qui anime les Parisiens, l'accélération de leurs rythmes de vie, La Bruyère peut ensuite être tenu pour le premier "sémiologue de la ville". Puis, dans des textes du XVIII^e siècle, la diversité et l'agitation urbaines deviennent l'objet d'un regard attentif, comme celui des deux Persans de Montesquieu : "le regard qui tombe de l'extérieur sur la ville devient [ainsi] le médium de son autoréflexion", commente Karlheinz Stierle. Mais c'est le *Tableau de Paris* de Jèze (1761) qui fonde véritablement "un nouveau discours sur la ville placé sous le signe de la lisibilité". Pour la première fois, Paris est présenté comme une totalité, un ensemble divers et mouvant dont l'ensemble peut faire l'objet d'une connaissance positive. Ce *Tableau* relève du genre du guide : mais ce souci de connaissance positive est ce qui, selon Karlheinz Stierle, interdit à Jèze d'édifier "un nouveau discours concret sur Paris". Celui-ci trouvera sa forme dans le *Tableau de Paris* de Mercier (1783-1788), qui constitue l'aboutissement de cette "préhistoire" et la première figure de l'attention "moderne" pour la grande ville.

"Mercier délie la langue de la grande ville" : dans son *Tableau* se mettent en place les dispositions fondamentales du discours sur la ville, vaste totalité à embrasser et à explorer. Mercier construit un observateur détaché, doué d'un regard intrusif, apte à déchiffrer tous les signes d'un espace en mutation constante. L'abondante littérature sur Paris de la première

moitié du XIX^e siècle doit de ce fait se comprendre dans la continuité du *Tableau* : les évolutions de l'espace et de la société parisiennes exigent une actualisation constante du discours. Dans la reprise et le ressassement se construit ainsi une "topique spécifique de la description de la ville" : Stierle évoque à ce propos aussi bien la série des *Hermites* d'Étienne de Jouy, publiées sous la Restauration, que des textes moins connus, comme les *Ansichten des Hauptstadt des französischen Kayserreichs (Vues de la Capitale de l'Empire)* de 1806 qui contiennent notamment une importante contribution de Mercier inédite en France. Une impression d'éclatement émane pourtant de tous ces textes voués à l'épisodique, qui semblent incapables de saisir la totalité parisienne. C'est entre 1830 et 1848, moment que Karlheinz Stierle définit comme "l'époque classique du discours urbain", que la ville devient véritablement un objet de savoir. Dans la littérature descriptive comme dans le roman balzacien, une nouvelle conscience de la ville se construit, dont Karlheinz Stierle analyse magnifiquement deux "configurations" essentielles au travers d'un lieu, l'omnibus --microcosme en marche--, et d'un personnage --le flâneur. *La Capitale des signes* offre ici une étude, unique par sa qualité et sa richesse, de la foisonnante littérature descriptive de cette époque. Souvent collective et illustrée comme les *Français peints par eux-mêmes* (1839-1841)², chef d'œuvre du genre, cette littérature, que Walter Benjamin avait baptisée "littérature panoramique" en référence aux spectacles alors très prisés des panoramas, tient en effet une place capitale dans le paysage littéraire et discursif des années 1830 et 1840 : dans ces textes auxquels collaborèrent toutes les plumes de l'époque, se produisent les thèmes et les figures d'un "mythe de Paris" qui modèle durablement notre expérience de la ville.

Les années de la Monarchie de Juillet sont également essentielles pour Karlheinz Stierle parce qu'elles voient basculer le discours sur la ville du côté de "l'imaginaire" : s'emparant de Paris, le roman et la poésie ajoutent "une nouvelle dimension à la conscience de la ville". La seconde partie de *La Capitale des signes* évoque ainsi, successivement, Balzac et Victor Hugo, Eugène Sue et Alexandre Dumas, Edgar Poe, Alfred de Vigny et Gérard de Nerval. La description de Paris, chez Balzac, devient "drame" : les types s'incarnent dans des personnages dont le destin s'inscrit dans l'histoire et la géographie parisiennes ; le narrateur récupère tous les motifs du discours sur Paris pour les mettre en mouvement ; la combinatoire romanesque de la *Comédie humaine* permet de figurer l'expérience de la ville dans toute sa complexité : chaque roman place au premier plan un "aspect inexploré" de la mosaïque urbaine, tandis que l'arrière-plan dessiné par les autres romans faits ou à faire se charge "d'un potentiel inépuisable" de figures. Le système balzacien, appuyé sur une écriture du détail, rend ainsi la profondeur et la dynamique de la ville, ainsi que toute sa "densité sémiotique".

Le "drame" balzacien de Paris s'épuise, selon Karlheinz Stierle, dans les "romans populaires sur Paris" d'Eugène Sue et d'Alexandre Dumas (*Les Mystères de Paris* et *Les Mohicans de Paris*) où Paris ne figure que le simple décor de contes urbains. Très attentif à l'inventivité littéraire, l'auteur de *La Capitale des signes* sous-estime sans doute ici le rôle des *Mystères de Paris* dans la construction de l'imaginaire parisien : s'il n'a pas inventé une nouvelle manière de rendre compte de la totalité parisienne, Eugène Sue a néanmoins cristallisé dans des lieux (les "tapis-francs" de l'Île de la Cité, les barrières) et dans des personnages (la Chouette, Fleur de Marie, Rigolette, Mme Pipelet ou la famille Morel) quelques motifs fondamentaux de l'expérience de la ville.

On ne peut qu'évoquer ici la belle analyse du Paris "allégorique" des *Misérables*, un Paris centré et décentré, saisi par ses barrières et ses égoûts, ses îlots tranquilles et son cœur épique, un Paris dont la totalité ne peut se concrétiser que dans une organisation narrative délibérément hybride mais unifiée par la voix du narrateur. Karlheinz Stierle s'intéresse également au rôle de Paris dans la construction de l'intrigue policière, suggérée par Balzac mais inventée par Edgar Poe, qui n'a jamais visité Paris... C'est à la poésie enfin, celle de Hugo, de Vigny, de Nerval mais surtout de Baudelaire, que Karlheinz Stierle consacre la dernière partie de son étude : on sait combien Baudelaire, grand promeneur parisien, a voulu rendre tout "l'héroïsme de la vie moderne" et a trouvé dans Paris le lieu de la beauté nouvelle. Karlheinz Stierle rappelle toute la dette du poète aux genres, éphémères et éminemment parisiens, de la caricature et du mime. Mais chez Baudelaire l'éternité déchire l'actualité, le paysage urbain prend la dimension d'une scène tragique. La ville apparaît dès lors comme le "lieu métaphysique" par excellence, le "point névralgique de l'expérience".

L'étude des poèmes parisiens de Baudelaire clôt donc cette histoire du "mythe de Paris". De Mercier à Baudelaire, un mythe urbain "cohérent et dynamique" s'est édifié, "la conscience de la ville a trouvé son langage". Karlheinz Stierle signe ici une œuvre véritablement magistrale, par l'ambition de sa thèse, la puissance de sa démonstration et la richesse du savoir convoqué. Ample et dense, exhumant le continent littéraire négligé de toute la littérature descriptive sur Paris tout en s'attaquant avec force aux textes les plus connus, ce livre a tous les attributs d'un classique ; à l'instar des *Études de style* de Léo Spitzer ou du *Mimésis* d'Érich Auerbach, il s'inscrit dans la plus grande tradition de la romanistique allemande.

La Capitale des signes a toute l'énergie des œuvres portées par une thèse : mais c'est aussi en cela qu'elle peut susciter la discussion. Inscrire toute la littérature sur Paris du premier XIX^e siècle dans la perspective de la "modernité", c'est s'engager dans un propos résolument téléologique. Mais le propos montre ici davantage ses vertus --il est rafraîchissant de lire Balzac à la lumière de Mercier plutôt que de l'écraser sous la modernité flaubertienne-- que ses faiblesses. On peut regretter néanmoins que cette perspective conduise à négliger l'inscription des textes étudiés dans le tissu discursif de leur époque ; que le lien de cette production littéraire avec les réalités urbaines soit parfois invoqué sans être proprement interrogé. Même si elle se veut en marge des disciplines, *La Capitale des signes* reste en effet une histoire littéraire. Ce qui reste dans l'ombre, c'est la relation de tous ces textes avec les évolutions de la vie parisienne et la manière dont ils ont pu à la fois contribuer à formuler et informer les pratiques urbaines de millions de Parisiens et de touristes.

Notes

1. Pierre CITRON, *La Poésie de Paris dans la littérature française : de Rousseau à Baudelaire*, Paris, Éditions de Minuit, 1961, 2 volumes, 437 p. et 530 p.
2. *Les Français peints par eux-mêmes*, Paris, Curmer, 1839-1841, 8 volumes ; réédition partielle, Paris, Éditions Omnibus, 2003, 1 184 p.

Pour citer cet article

Référence électronique

Judith Lyon-Caen, « Karlheinz STIERLE, *La Capitale des signes. Paris et son discours* », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 25 | 2002, mis en ligne le 19 juin 2004, Consulté le 03 février 2012. URL : <http://rh19.revues.org/index446.html>

Référence papier

Judith Lyon-Caen, « Karlheinz STIERLE, *La Capitale des signes. Paris et son discours* », *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 25 | 2002, 236-239.

Droits d'auteur

Tous droits réservés